Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 52

Artikel: Chez nous : les types de chez nous : Julon
Autor: Cyprien
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225555

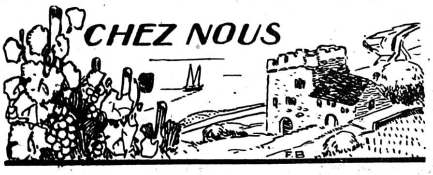
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Les types de chez nous.

JULON

QUAND j'étais enfant, on voyait souvent arriver au village un vieux à cascamèche, un petit vieux tout voûté. Il allait à pas menus, furetant à gauche, à droite de ses petits yeux brillants dans une face au nez aquilin, imberbe et ridée.

C'était Julon.

Il venait livrer une pelle à rabler, des tabourets. Il s'intitulait pompeusement fabricant de bateaux. Il faisait aussi des canapés, qu'il vernissait à l'ocre rouge ; il les vendait dix-huit francs. C'était un vrai « gâta-bou ».

— Julon ! Julon ! tes millions!...

Et toute une marmaille de gamins le suivaient en lui piaillant aux oreilles :

— Julon ! Julon ! tes millions !... Il va chez le juge de paix, paries-tu ?

Ça ne manquait pas. En remontant le village, Julon s'arrêtait toujours chez le juge.

* *

Julon était encore un de ces mi-fous à qui de mauvais plaisants en avaient fait accroire. Il se figurait qu'il était millionnaire et était persuadé que quelqu'un l'avait dépossédé de son héritage.

Il racontait son histoire à qui voulait l'entendre, en rabattait même les oreilles des gens.

— ...Ces Joubiaux et ces Rapabaux, ces larrons, ces coquins, ces fripons ! Ils m'ont... robé mon héritage ! Ah ! malheur ! s'exclamait-il, le poing tendu vers ses voleurs imaginaires.

Cette explosion de colère contenue passée, il narrait, calmé :

— ...Tiens, m'n ami, il arrive un jour à la poste un pli. Là, un gros pli, un pli jaune, cacheté, et adressé à Jules Bochaz, fabricant de bateaux, Les Frasses, canton de Vaud, Suisse. Tu entends bien, m'n ami : Jules Bochaz, fabricant de bateaux, Les.... Ça venait des Amériques. C'est bien moi, Jules Bochaz, fabricant de..., hein ? L'adresse y était bel et bien... Eh ben, c'te poison de facteur porte la lettre chez Jules Bochaz, à l'autre bout du village... Et sais-tu ce qu'il y avait dans ce pli, m'n ami ? Non... Eh bien ! il y avait des titres pour trois millions... Trois millions... tu entends bien, trois millions.... ! Ils m'ont ...robé mes millions et puis les glacières aussi. Elles me venaient les glacières ; elles sont à moi.

Et il montrait du doigt les vastes bâtiments pour l'exploitation de la glace, installés au bord du lac.

— Il te faut porter plainte au juge de paix, mon pauvre Julon.

— Le juge de paix ! J'y suis allé plus de mille fois ! Mais il est de mèche avec eux, le juge !... Mais attends, m'n ami, je veux écrire à Berne... J'y retourne de ce pas, chez le juge.

Les farceurs se tordaient et Julon entrait chez M. Elie, après s'être râclé les pieds sur le perron, en hochant du chef d'un air menaçant.

Chez le juge, pour la centième fois, se répétait la même scène, subie avec une patiente pitié par le brave magistrat.

— Tu viens pour tes millions, Julon ?

— Mon bon monsieur Elie ! Ils me les ont robés. Justice ! Justice ! monsieur Elie...

— Eh bien, proposait au bout d'un moment le malicieux juge de paix, de son ton doctoral. Eh bien, pour tout arranger, voilà ce qu'on va faire : on partage ; tu gardes deux millions et tu m'en laisses un. C'est dit ?

Mais l'autre, entêté dans son idée :

— T'in-ta, m'n ami, t'es tarifâ ; tu n'peux pas réclamâ plus qu' n' t'est dû !

Finalement, quand les récriminations avaient assez duré, M. le juge mettait Julon à la porte. Notre mi-fou sortait, rouge, furieux, en criant jusque dans la rue :

— Je veux écrire à Berne ! Je veux écrire à Berne !

Puis il entrait à l'Hôtel de Ville, y noyait son dépit dans moult verres de goutte, et racontait son histoire dix fois, vingt fois ; il voulait son argent...

* *

A l'heure de la mort, Julon se croyait encore millionnaire ! *Cyprien.*

ELLE DANSE AVEC UN AUTRE

LA danse terminée, nous étions restés debout au milieu du salon. Elle avait pris pour moi cette attitude que j'aime, la hanche un peu déjetée, tout le poids du corps sur une jambe, l'autre un peu repliée, le pied reposant sur la pointe ; et ce joli mouvement des épaules et de la nuque pour rétablir l'équilibre.

Nous causions, semblables à tous ceux qui nous entouraient, indistincts au milieu d'indifférents, et, protégée par notre apparence banale, je goûtais intensément la joie de sentir notre intimité inviolable. Nos propos, tout mondains et banals, recouvraient d'immenses profondeurs de sous-entendue tendresse.

Il est alors venu l'inviter. Pénétrant brusquement dans notre monde, il a rompu le charme ténu qui nous retenait l'un à l'autre. Il a profité des conventions mondaines pour la forcer à me trahir. Elle a accepté et, dès cet instant, j'ai cru sentir entre eux une criminelle complicité. Elle m'a remis son petit sac et son écharpe avec la même indifférence que si elle les avait posés sur un meuble. Elle m'a laissé, inutile dès lors, replonger d'un seul coup dans l'exaspérant sentiment de notre indépendance réciproque.

Jazz. Vieux cliché à la mode au cinéma...

L'immobilité poignante de la douleur perdue dans une foule ivre de rythme et de mouvement; un rictus de détresse au milieu de masques hilares ; un sentiment d'irrémédiable désolation au milieu de l'indifférence d'autrui.

Le bal est subitement vide.

Que faire, dès lors, si ce n'est attendre le moment où, dans la nuit déjà claire, je la ramènerai chez elle ? Le charme est rompu, bien fort qui le renouera. J'erre devant le buffet. Je bois un verre de porto fade. J'enfonce les dents dans l'épaisseur écœurante d'un petit four...

Elle danse avec un autre ! Je sens sa main dans celle d'un autre, sa jambe contre celle d'un autre, ses seins contre la poitrine d'un autre. Ce n'est plus une danse qu'elle fait, c'est un rapt auquel elle consent. Elle consent. L'obéissance qu'elle montre à suivre les intentions de son danseur, cette grâce qu'elle a dans ses inflexions de nuque et de taille, selon la musique qu'on joue pour eux deux, cette conversation dont je me sens exclu, me semblent une trahison contre laquelle tout ce qu'il y a de naturel en moi se révolte, et se brise sur les intangibles lois de la société polie. Tous les couples enlacés qui dansent au son d'une musique brutalement charnelle profitent de ces conventions mondaines qui veulent que, pour la maîtresse de maison, être aimable, ce soit bien remplir son rôle d'entremetteuse.

Je vais à travers les salons, son écharpe sur l'épaule, son petit sac à la main. On commence à me regarder en souriant. Me cacher... J'ai trouvé ce coin solitaire, dans l'embrasure d'une fenêtre, d'où, à demi caché par un rideau, je puis suivre à loisir les causes de ma douleur, les amplifier et laisser naître en moi une désespérance intéressante et flatteuse Je me mets à organiser ma souffrance, à entourer mon rôle de toute une mise en scène.

Ce que je voulais arrive: la danse terminée, tout en causant avec son danseur, elle me cherche des yeux. Mais je suis bien caché. Je la force ainsi à accepter de danser la suivante et à jouer le rôle de la perfidie, pour corser mon succès vis-à-vis de moi-même. Je suis exactement une victime. Une victime de cette société dont elle profite pour m'être infidèle; de cette société qui lui mettra à la bouche, si je lui fais des reproches, cette petite phrase cruelle et essentiellement mondaine : « Tu es ridicule ». Je suis ridicule, c'est vrai, mais c'est sa faute et je m'en venge. Je veux qu'à son tour elle connaisse ce dont je souffre. J'agis exactement comme il me ferait mal qu'elle agisse, et son indifférence, qui est peut-être jouée, m'exaspère comme la marque de l'inefficacité de ma vengeance.

Maintenant, j'en ai assez ! Je veux rentrer chez moi, oublier, me retrouver tel que j'étais avant cette soirée ! Mais je ne peux la laisser seule ici, à la merci du premier venu. Son petit sac et son écharpe qu'elle m'a laissés sont comme une marque d'une confiance qu'elle a en moi, qui m'exaspère et qui m'enchante. Je constate mon esclavage et ma révolte ne va pas plus loin. Elle m'a attaché à sa suite et elle me laisse seul...

Pour manifester mon indépendance, mais sans oser sortir des limites du permis, je saute par la fenêtre dans le jardin.

La nuit m'accueille. Par la fente de mon plastron, un vent doux me rafraîchit. Un jet d'eau se vaporise dans ma figure... J'ai mis les mains dans mes poches, je baisse la tête et je marche à pas lents Peu à peu, ma douleur devient plus feinte. A regret, je la sens fondre, à mesure que, dans ce jardin, j'oublie le salon. Des couples avides de solitude peuplent les bosquets. Le vent dans les branches fait un bruit de friture. Le réverbère joue à la lune sur les feuillages. Tout est blanc, noir et gris, sauf le violet du ciel. Je lève la tête. Je me couche sur le gazon, des étoiles plein les yeux. Je me sens plein d'une mélancolie très douce. Je respire, je retrouve.

L'orchestre a attaqué un tango. Soutenu par le souffle violent de l'accordéon, le violon s'élève, décrivant à mes oreilles une phrase si articulée, si humainement vocale qu'inconsciemment j'y accroche des paroles et que, suivant le rythme, les soupirs et les sanglots de la musique, j'improvise un chant triste et simple qui exprime si bien mes sentiments que je tombe peu à peu dans une extase délicieuse.

Que m'importe, dès lors, qu'elle danse avec un autre, puisque rien ne m'a empêché de la retrouver dans le jardin. *André Gilliard.*

UNE GAFFE D'ALPHONSE ALLAIS

UN gros entrepreneur en travaux publics, ayant pour ami l'insouciant Alphonse Allais, avait invité ce bon auteur gai à venir passer chez lui quelques jours en Seine-et-Oise...

— Tu sais, mon vieux, lui dit-il, tu sais quelle est mon admiration pour ton esprit si fertile en trouvailles ! Nous allons aller sur mes chantiers, faire le tour du propriétaire. Si jamais tu vois des modifications à suggérer, des règlements à modifier, des initiatives à prendre, ne te gêne pas. Je te donne carte blanche. Un conseiller de ta valeur est une aubaine, et je suis bien certain de n'avoir qu'à me féliciter de tout ce que tu voudras bien nous inspirer.

Alphonse Allais, sans répondre autrement que par un fin sourire, tira de sa pipe une douce bouffée qu'il exhala en petit nuage bleuâtre.

Quand ils furent tous deux sur les chantiers, Alphonse Allais se laissait expliquer tous les travaux qu'il voyait exécuter. Parfois, il posait des questions pour éclaircir certains points :

— Celui-ci, combien gagne-t-il par jour ?... Et celui-là ?... Est-ce qu'il y a des paresseux ? En somme, tu es content de tes équipes ?... etc., etc.

L'industriel tint à présenter Alphonse Allais à l'économe, puis à plusieurs contremaîtres, devant lesquels il renouvela son admiration pour l'intelligence de son ami, en répétant :

— Nous n'aurons, j'en suis sûr, qu'à nous féliciter de tout ce qu'il voudra nous inspirer.

Peu après, tandis qu'ils parcouraient un terrain où de nombreux ouvriers étaient occupés à la confection de conduites en ciment, un chauffeur s'approcha du patron et lui dit quelques mots :

— Mon vieux, excuse-moi de te laisser un ins-